

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO S. ZÉ.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Souvenirs de Jeunesse, d'après M. E. Salomé. - Le Retour du Chasseur, d'après M. F. Defregger - Le Verglas. - L'Héritière de Duivenvoorde. Dans la Bruyère.
TEXTE - Nos Gravures - Chronique. La Question Sociale au Japon. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Anciens Archers et Arbalétriers Belges. - L'Histoire du More de Venise. - Les deux Mélancolies. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde, Episode de la Latte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 21.

— 9^e. ANNÉE. —

29 Mars 1879.

NOS GRAVURES.

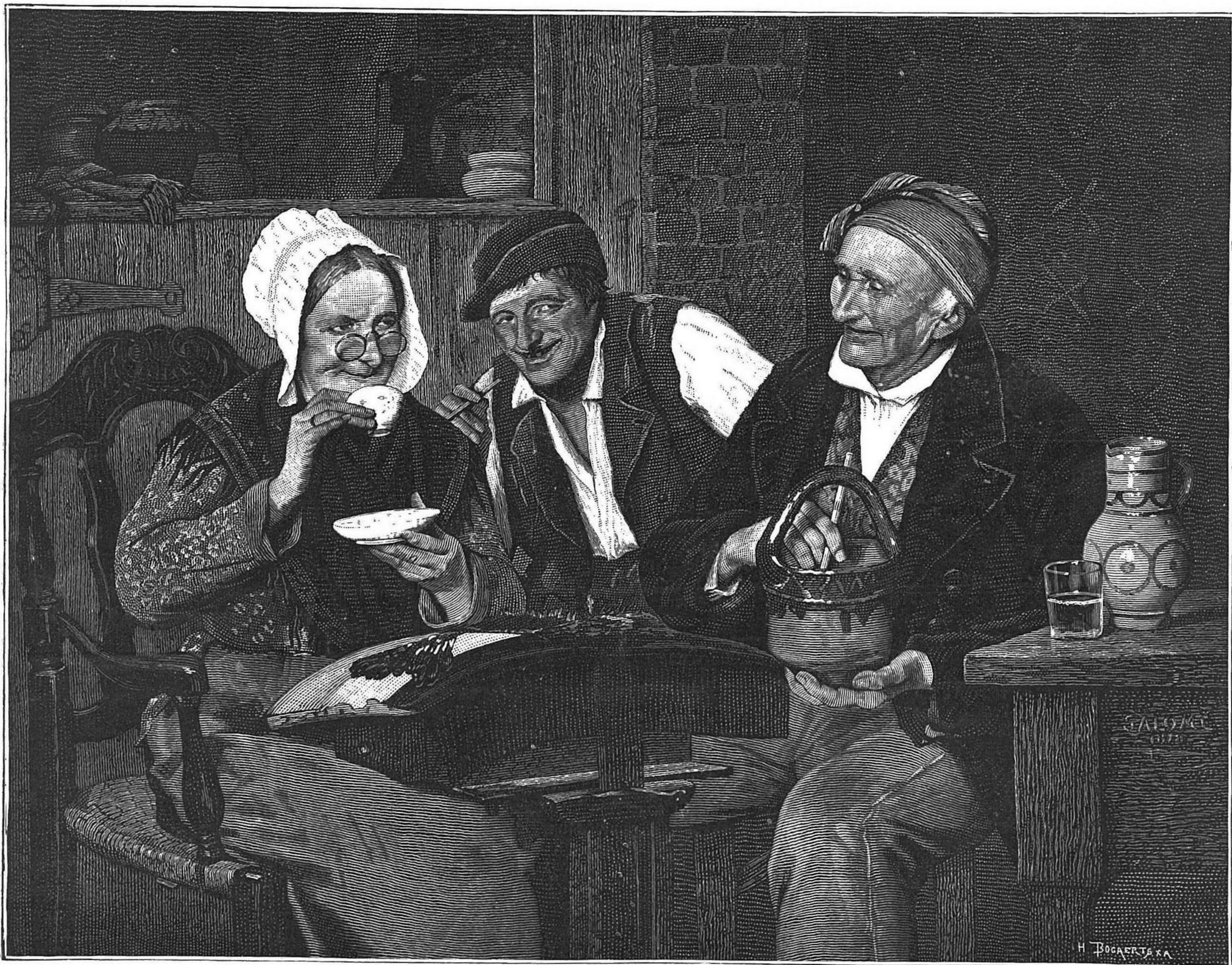
SOUVENIRS DE JEUNESSE.

Le soir réunit autour du foyer le père Benoît, sa vieille Babet et un voisin, qui vient

fumer sa pipe en compagnie du respectable couple.

Tout en vidant la cruche de bière, et en faisant monter au plafond des spirales de fumée, nos hommes causent de l'état du ciel, de la récolte prochaine; puis on passe aux événements remarquables du jour. Babet félicite le

voisin du mariage de sa fille avec le fils d'un fermier. On fait des vœux pour le bonheur du jeune couple; on vante la gentillesse de la fiancée, la bonté du futur, et cette conversation reporte le père Benoît vers le temps où, lui aussi, se préparait à s'engager dans les nœuds de l'hymen.



SOUVENIRS DE JEUNESSE, D'APRÈS M. E. SALOMÉ.

C'est en souriant d'aise au souvenir d'une époque toute dorée de rêves d'espérance et d'amour, qu'il rappelle à sa vieille compagne les frais qu'elle fit pour lui plaire, ses petites ruses afin de parvenir à captiver son cœur;

puis, comme elle était belle le jour où, toute pimpante dans sa robe de soie, ruisselante au soleil, elle prit avec lui le chemin de l'église!

La figure du vieillard nous dit combien ces souvenirs rajeunissent son cœur; le voisin l'écoute

et l'observe d'un air narquois; la vieille déguste tranquillement sa tasse de café, et feint d'attacher bien peu d'importance aux paroles de son mari. Cependant, qui sait? ces souvenirs de jeunesse sont peut-être encore plus vivants chez

elle que chez son vieux compagnon, mais rappelez-vous que rarement fille d'Eve, quel que soit son âge, aime à dévoiler le fond de sa pensée et de son cœur.

LE RETOUR DU CHASSEUR.

Parti avant l'aurore, le fusil sur l'épaule, la gibecière au dos, et suivi de son chien, le chasseur a passé sa journée à battre champs, bruyères, montagnes, vallées, bois et sentiers.

Comme la nuit étend déjà ses grandes ombres sur la terre, le rustique Nemrod reprend, en sifflant et en chantant, le chemin de sa demeure qu'il atteint bientôt.

Une belle jeune femme accourt à lui, tenant un petit enfant qui bat des mains, tressaille de joie à la vue de son père, et, d'un geste suppliant, demande à passer entre ses bras.

Pendant que père, mère et bébé se livrent aux transports de leur tendresse, une fillette, qui, tout en aimant les caresses, ne dédaigne pas les petits oiseaux et les jeunes lapereaux, explore la gibecière du chasseur; et, à l'expression que prend son visage, on juge qu'elle est satisfaite de l'examen.

LE VERGLAS.

Nos deux coquettes jeunes filles, tout en causant de leurs succès près de M. Pierre, M. Emile, M. Jean, oublient que le ciel répand sur la terre une ondée changeant la rue en un vrai miroir.

Pendant que d'autres luttent contre la bise, et mettent toute leur attention à voir où va se poser leur pied, elles rient à gorge déployée du bon tour joué à Jean-Nicolas, qui se croyait aimé, le grand sot, et qu'on vient de désespérer par une faveur accordée sous ses yeux au fils de M. le bourgmestre.

Il est vraiment à déplorer que nous ne puissions suivre nos deux malicieuses babillardes, car nous les verrions, au détour de la rue, faire une chute près de laquelle pâlirait celle de Perette.

Ah! si M. Pierre, M. Jean, etc., qu'on vient de déchirer à si belles dents, voyaient l'état piteux dans lequel vont se relever nos pimpanettes dulcinées, certes, ils se croiraient pleinement vengés.

CHRONIQUE.

LA QUESTION SOCIALE AU JAPON.

C'était la question d'hier. C'est la question d'aujourd'hui. Ce sera celle de demain, et fasse Dieu que demain n'arrive pas trop tôt. Ce formidable problème, dont les inconnues sont nombreuses, se pose nécessairement devant tout esprit qui médite un peu et de haut la situation actuelle; il se mêle à tout, se retrouve au fond des préoccupations industrielles comme des préoccupations politiques; et les questions politiques elles-mêmes, pour quiconque regarde au-dessus des querelles de partis et des luttes personnelles, que sont-elles? sinon les manifestations de ce mal latent et terrible qui mine la société, sape ses bases, ébranle ses fondements.

Il existe, — est-il nécessaire de le rappeler? — dans une portion considérable de l'humanité, un malaise profond, héréditaire; une soif de choses nouvelles, un besoin d'expansion qui peut faire sauter, en mille éclats, les parois de la machine sociale.

L'Europe est fortement atteinte de ce mal extraordinairement tenace; ses bas-fonds s'agitent avec des menaces épouvantables; l'Europe heureusement a encore plus d'un remède à y opposer. A côté d'un péril croissant, croissent aussi les moyens de résistance. Mais, et ceci ne diminue en rien la gravité des temps à venir, le principal danger se trouve hors de notre vieux Continent. L'Asie et l'Amérique sont bouleversées plus que nos contrées, plus profondément surtout, et là rien ou presque rien

ne fait obstacle, parce que les vieilles institutions, qui chez nous sont encore fortes et généralement acceptées, ont perdu, dans les pays arrivés trop hâtivement à la civilisation, toute influence, toute autorité matérielle et morale. Faudrait-il en conclure que le même péril ne nous presse pas? Loin de là, car le monde en est arrivé à ce point qu'une solidarité, de jour en jour plus intime, s'est établie entre les différentes races qui couvrent la surface du globe, et nous ressentirons, sans nul doute, le contre-coup de tout ébranlement produit sur l'un ou l'autre point.

Remarquons en outre que la question sociale, en Europe, est particulièrement complexe, en ce sens qu'elle s'est transformée en question philosophique et religieuse, et qu'elle divise profondément les esprits. En effet, au point de vue du résultat, du but à atteindre, trois classes d'hommes se partagent l'opinion. Les uns veulent marcher résolument, radicalement, en avant, sans se demander si la civilisation, ainsi abandonnée à elle-même, n'ira pas tout droit aux abîmes: ce sont les hommes de la démocratie et de la révolution. D'autres, irrésolus et manquant de convictions bien arrêtées, ne savent quel parti prendre et se tiennent souvent dans la neutralité pour éviter de se prononcer. Ces hommes, on les trouve partout, sous différents noms, timides, confiants et acceptant toujours le fait accompli. D'autres enfin, s'appliquent à conserver les forces sociales existantes, à les mettre en rapport avec les besoins nouveaux du siècle et à défendre le droit, les croyances, la morale et la vérité.

**

De toutes les nations asiatiques qui, depuis quelques années, ont cherché à secouer leur torpeur séculaire et à s'infuser une vie nouvelle, par l'adoption de nos mœurs et de nos usages, aucune ne s'est lancée avec plus de force sur la route d'une civilisation outrée que la nation japonaise. Il n'est donc pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur sa situation actuelle et de voir ce que représente, en réalité, ce point d'extrême Orient, plus semblable aux Etats-Unis, qu'à l'Allemagne, à l'Angleterre ou à la France. C'est ce que nous allons essayer, en puisant les éléments de notre travail dans l'ouvrage que vient de publier M. de Rochechouart sur les Indes, la Birmanie, la Malaisie, le Japon et les Etats-Unis (1).

La transformation qui s'est accomplie au Japon a été profonde et complète. Il y a moins de vingt ans, la puissance féodale tenait encore le pays sous un joug de fer, et le système politique du gouvernement présentait la plus grande analogie avec celui qui existait chez nous au milieu du moyen-âge, à l'époque où les ducs de Normandie, les comtes de Flandre et les autres grands vassaux pouvaient braver impunément le faible monarque qui régnait à Paris. Le souverain, ou Mikado, être mystérieux tenu dans une captivité dorée, sous la tutelle d'une sorte de maire du palais, appelé Taikoun, ne jouissait d'aucun pouvoir réel.

Aujourd'hui, à la suite d'une guerre civile, suscitée par l'influence européenne, entre le Taikoun et les puissants seigneurs du pays, et dans laquelle ceux-ci, victorieux et embarrassés de leur triomphe, songèrent enfin à remettre, entre les mains du souverain légitime, les rênes du gouvernement, — aujourd'hui, le pays est délivré de toute entrave féodale, les seigneurs sont abattus, de nouvelles couches sociales ont escaladé les fonctions publiques, le Mikado vit

(1) Cet ouvrage nous est présenté, par M. de Rochechouart, comme le complément de celui qui a pour titre: "Pékin et l'intérieur de la Chine" et dont nous avons parlé, il y a quelques mois. Outre la partie sérieuse, il renferme une partie pittoresque où les amateurs de "voyages" trouveront d'intéressants détails sur les grandes villes de l'Inde, comme Bénarès, Agra, Delhi, Calcutta; sur la Birmanie, où viennent de se passer de si horribles événements; sur les îles de la Sonde, les paysages japonais, les mœurs américaines, etc. Ce livre, édité par la maison Plon, se distingue surtout par la variété et l'imprévu dans la manière de présenter les faits et de les apprécier.

en président de république; mais la nation, qui s'est réveillée un matin avide de libertés, de droits civils et de démocratie, se montre en même temps incapable de pondérer ses aspirations nouvelles par une juste notion de ses devoirs moraux et sociaux.

**

Aussi, quoique la révolution soit venue d'en haut et se soit faite au profit de la monarchie, quoique l'aristocratie ait abdiqué ses pouvoirs avec autant d'empressement que de lassitude, aucune barrière conservatrice n'est restée debout, aucun frein n'arrête le peuple japonais sur la pente rapide où il s'est lancé. Croyances et institutions ont disparu à la fois, et l'ancienne religion nationale est discréditée à ce point que les bonzes vendent les riches idoles de leurs temples aux collectionneurs étrangers. Ainsi l'esprit mercantile, l'esprit facile, l'esprit indifférent de cette race lui fait oublier toute notion supérieure, toute aspiration élevée. Elle est tombée dans le "nihilisme" le plus absolu. Pour quiconque a étudié l'histoire et sait à quelles conditions une nation peut vivre et se fortifier, il est évident que cette absence de tout principe est le poison caché de cette civilisation, qui jettera peut-être, pendant quelque temps, une lueur passagère, mais qui s'éteindra, faute d'aliments réparateurs, c'est-à-dire faute de croyances et de morale, à moins qu'il ne s'opère une réaction assez forte pour prévenir la catastrophe et empêcher un écroulement rapide et général.

La doctrine de l'intérêt, de la jouissance, voilà ce qui domine au fond des consciences japonaises, privées du point d'appui nécessaire pour s'élever jusqu'à la connaissance certaine du bien et du mal et pour y conformer la conduite de la vie.

Dédaigneux de tout ce qui touche à la dignité de l'homme; sceptiques à l'endroit de tout ce qui n'a pas un but utilitaire; apportant, dans l'examen des plus graves problèmes qui puissent s'imposer à la raison, une légèreté déplorable; capables cependant de faire sérieusement des choses frivoles et puéres; doués d'intelligence, d'activité et d'aptitudes particulières pour s'approprier les mœurs étrangères, les Japonais marchent dans une voie trompeuse, égarés par le peu de solidité de leurs études et la manière superficielle dont ils ont compris l'Europe. Nos vices, les plaisirs faciles de nos capitales, notre vie mondaine parfois honteuse, souvent perfide, ils ne les connaissent que trop bien. En revanche, le fond moral de notre société, notre vie de famille encore si pure, en province surtout, mais cachée et renfermée dans le cercle restreint du foyer paternel; notre élite intellectuelle qui se dévoue à la vérité et à la science; notre élite charitable qui panse chaque plaie et soulage chaque misère; tout cela ils l'ignorent, parce qu'ils ne l'ont pas aperçu à travers les nuages épais de l'atmosphère des grandes villes qu'ils ont visitées.

**

Ils sont venus chercher dans nos écoles une éducation forcée et incomplète; rentrés chez eux, ils y ont propagé des idées qu'ils n'avaient pas eu le temps et la patience de mûrir. Ils se sont déguisés à l'européenne: enlevez le masque, vous retrouverez l'Oriental. Ils ont appelé des professeurs, l'un de Paris, l'autre de Berlin et chacun enseigne une doctrine diamétralement opposée. Auquel des deux les jeunes gens demanderont-ils une science certaine? — Ils ont prétendu posséder, eux aussi, des canons et des fusils perfectionnés et une marine cuirassée, des écoles de droit et de médecine, la poste aux lettres, le télégraphe, les chemins de fer, que sais-je? — Et leurs finances sont ruinées, leurs épargnes dissipées; et l'avenir leur imposera des charges énormes.

Le pays est assez pauvre, le sol peu productif; l'industrie, malgré les progrès de l'exploitation charbonnière, n'a pas atteint un grand développement, et pourtant, excités par une fièvre de changements et par une sorte d'impatience

démocratique, ils se sont lancés dans une voie de transformation radicale, qui, dans l'ordre matériel, comme dans l'ordre moral, ne peut conduire qu'à une crise plus ou moins prochaine.

Cette crise redoutable, pourra-t-on la conjurer? C'est douteux, car il faudrait, pour cela, qu'une direction vigoureuse ramenât à l'unité de vue et d'action toute la machine sociale et gouvernementale du Japon. Or, le défaut d'unité est une des plaies qui rongent ce pays. Cependant, si le Mikado voulait employer son immense popularité à refréner les tendances avancées de ses sujets et à réunir leurs efforts éparpillés, en un faisceau nécessaire au bien commun, il en retirerait sans doute un merveilleux résultat.

Car les Japonais, s'ils ont des défauts, — hélas! trop nombreux, — possèdent par contre des qualités véritables, et c'en est une que d'avoir pu accomplir, sans trop de désordres, la révolution rapide dont la seconde moitié de ce siècle a été témoin. Qu'ils se remettent à étudier l'Europe, sous un jour plus vrai, non pour l'imiter servilement, mais pour juger avec compétence de ce qui y est bon et réel et de ce qui y est défectueux et factice. Qu'ils se gardent bien surtout de suivre les conseils de certains citoyens américains, trop disposés à propager partout le goût des entreprises gigantesques, impraticables dans un pays aux limites relativement restreintes.

* *
*

Enfin, quel que soit l'avenir réservé au Japon, on peut espérer encore que l'influence européenne aura pour résultat de ramener à l'équilibre cette petite société, qui, après avoir penché trop longtemps dans l'ornière de son passé, risque maintenant de se précipiter dans le gouffre de l'inconnu. En tous cas, une transformation était nécessaire, car les nations stationnaires de l'Asie deviennent, en peu de temps, la proie de la conquête.

Le vieux monde oriental s'écroule, chaque secousse en fait tomber un morceau. On pourrait presque prédire l'époque où le genre humain tout entier vivra de la même vie sociale et politique. L'histoire n'aura peut-être pas de plus grand événement à enregistrer, à la date du XIX^e siècle, que l'effondrement des barrières séculaires qui séparaient peuples et races; l'épanouissement général des mêmes idées, des mêmes lois, de la même culture intellectuelle; l'assimilation, en un mot, de toutes les familles humaines: bienfait immense ou malheur épouvantable, selon la direction que prendra le courant. Si les eaux du progrès renversent les digues et se répandent, jaunes et flaves, avec le mugissement de la tempête, craignons alors, car ce sera la fin de notre civilisation. Mais si, retenues entre les rives et roulant des flots apaisés, elles déposent, dans leur course rapide, leurs sédiments impurs, oh! alors ayons confiance et espérons, car ce sera le triomphe de la justice et de la vérité, et l'un des plus beaux efforts de la sagesse des hommes.

DON HENRIQUE.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les propriétés de l'ail sont infiniment plus précieuses qu'on ne le pense, et il est utile de les faire bien connaître.

Cette plante bulbeuse vient non-seulement en aide à l'artiste culinaire, — comme formant un apéritif et un digestif excellent, — mais elle est encore efficace au point de vue de la santé en général et de plusieurs cas de maladies en particulier.

L'ail est doué de propriétés énergiques qui en font un excitant pouvant trouver d'utiles applications tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Disons cependant que, dans le premier cas, il faut en user avec réserve quand on a un tempérament très-nerveux.

On recommande l'ail comme fébrifuge; on en fait prendre aux fiévreux une bulbe le matin

et une le soir, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à cinq.

Les bulbes d'ail ont été regardés comme un contre-poison des plus énergiques.

On a constaté que l'ail peut faire passer les eaux des hydropiques.

Le lait dans lequel on le fait bouillir peut apaiser les douleurs de la fièvre. Les habitants de la campagne le regardent comme un cordial universel.

Le suc de l'ail, mêlé avec l'huile d'olive, est excellent, dit-on, pour la brûlure. Ce suc, mêlé avec du miel et du beurre, guérit la teigne et la gale. On a encore recommandé le suc de l'ail dans le traitement des rhumatismes.

L'ail et la joubarbe pilés ensemble en consistance de moëlle, appliqués sur les parties affligées de la goutte, ont souvent réussi pour en calmer les douleurs.

L'ail a été ordonné avec succès dans les coliques et pour tuer les vers des enfants; pour cela on le prend intérieurement en lavement bouilli dans du lait et on l'applique extérieurement sur l'abdomen.

Les racines de l'ail pilées et réduites en onguent avec l'huile d'olive versée peu-à-peu dessus, sont un puissant résolutif pour les humeurs froides et pour faire tomber les cors des pieds.

L'ail pilé avec du vinaigre forme un liniment rubéfiant propre à combattre le choléra à son début.

Enfin, l'infusion dans du vinaigre constitue un moyen de friction excellent en temps d'épidémie quelconque.

ÉLOY.

ANCIENS ARCHERS ET ARBALÉTRIERS BELGES.

Les membres de nos nombreuses sociétés d'archers et d'arbalétriers, ainsi que ceux qui se plaisent à leurs exercices, liront sans doute avec intérêt les quelques détails qui vont suivre :

Nos archers et nos arbalétriers se rattachent à ces corporations militaires flamandes, milices locales, connues sous le nom de corps de métiers, ou de serments (gildes), qui jouèrent un si grand rôle dans nos annales au moyen-âge.

Sortis de cette population des communes, si puissante par son industrie, si riche par son activité, si opulente par son commerce, si jalouse de ses droits et de ses privilèges; toujours prêts à prendre les armes pour leurs libertés et pour leurs franchises, les communiers furent surtout les défenseurs de ces franchises et de ces libertés, de ces privilèges et de ces droits. Bras de fer, cœurs de fer, têtes de fer, race d'hommes éteinte aujourd'hui, infatigables natures, crinières de lions, prunelles de lions.

Faire l'histoire de ces corporations si fières, si énergiques, si ardentes, ce serait faire l'histoire de toutes nos guerres, de toutes nos batailles, de tous nos soulèvements, de toutes nos émeutes.

Ce furent leurs arcs et leurs arbalètes qui conservèrent l'indépendance de nos provinces, qui maintinrent toujours nos ducs et nos comtes dans le respect de nos institutions, et l'étranger dans le respect de notre territoire.

Qui oserait entreprendre de raconter tous les glorieux faits d'armes de la milice de St-Lambert de Liège, dans toutes les luttes mémorables qu'elle eut à soutenir sous ses évêques, depuis le siège de Bouillon, en 1141, jusqu'au sac de la cité liégeoise par Charles-le-Téméraire, en 1467?

Une grande part de la journée de Woeringen appartient aux arbalétriers bruxellois qui, en souvenir de cette victoire, bâtirent l'église de Notre-Dame-du-Sablon à Bruxelles, et instituèrent cette fameuse procession annuelle de l'Ommegang, qui fit, pendant de si longs siècles, la joie de la vieille cité brabançonne.

A la bataille des Eperons d'or, gagnée sur Robert d'Artois et sur toute la chevalerie française, comme plus tard aux batailles de Cassel et d'Ypres, gagnées sur le duc de Normandie, les archers flamands montrèrent de quoi ils étaient capables.

Aux champs funèbres de Rosebeke, ils lancèrent, en 1382, leurs dernières flèches sans pouvoir atteindre la France au cœur, comme ils avaient fait en 1302 sous les murs de Courtrai.

Une ère nouvelle commence pour eux sous la domination de la maison de Valois.

La Flandre a perdu son indépendance. Soumise à ces ducs de Bourgogne, dont l'épée souvent balance celle des rois de France, la Flandre ne reconnaît plus ses archers terribles dans les séditions et dans les mouvements populaires qu'elle tente parfois contre ses ducs, mais que le gantelet de fer de ses ducs étouffe presque aussitôt.

* *
*

Au seizième siècle, c'est-à-dire après l'établissement des armées permanentes et la chute de la splendeur de nos communes, nos compagnies d'archers et d'arbalétriers ne sont plus, en quelque sorte, que des confréries d'amusement.

Elles ne s'occupent plus qu'à tirer au blanc, à abattre un oiseau de bois au haut d'une perche. Ce n'est plus qu'aux solennités publiques qu'elles se montrent parfois avec les armes dont elles s'étaient si bien servies jusqu'alors dans les guerres qui ensanglantèrent toute notre histoire au moyen-âge.

L'invention des mousquets a fait naître à côté d'elles des corporations d'arquebusiers. Et elles continuent, dans le cercle pacifique où elles sont enfermées désormais, le simulacre d'une vie guerrière, pendant deux ou trois heures, les dimanches et les jours de fête.

Mais voici venir nos terribles guerres du seizième siècle. „Aux armes, arbalétriers flamands! Aux armes, archers brabançons! Aux armes, arquebusiers wallons! Il y a des poitrines étrangères à frapper. Il y a des intrus à chasser de votre sol, à enterrer dans vos champs. Aux armes! Frappez! Tuez! Que chacune de vos flèches, que chacune de vos balles vous fasse compter un ennemi de moins.”

Cet appel fut entendu. Les descendants de nos glorieuses milices communales reprirent quelque chose de l'antique énergie de leurs pères. Mais la trahison des traîtres, la lâcheté des lâches, la servilité des scribes, dévoués à la tyrannie de l'étranger plutôt qu'aux libertés et à l'indépendance de la patrie, rendirent cette énergie impuissante. Elles aidèrent le duc d'Albe à briser dans les mains de ces intrépides bourgeois leurs arcs, leurs arbalètes et leurs arquebuses. Le règne de Philippe II fut ainsi témoin des derniers faits d'armes de ces courageuses corporations. Elles ont pourtant survécu à tous leurs désastres et continuent à tirer — au blanc et à l'oiseau de bois. Elles s'assemblent dans un local qui est ordinairement un grand jardin d'estaminet et qui se reconnaît de loin à une énorme perche plantée en terre ou à la cible qui étale les cercles blancs et noirs.

A. V. H.

L'HISTOIRE DU MORE DE VENISE.

I.

Parmi les immortels chefs-d'œuvre de Shakespeare, figure au premier rang la tragédie d'Othello. Nous croyons qu'on lira avec plaisir le récit de Gerald Cynthias, qui a fourni au grand poète anglais le sujet de sa pièce.

Il y avait à Venise, au seizième siècle, un More très-brave, que sa valeur et ses succès dans plusieurs expéditions militaires avaient fait distinguer de la République, au point de lui confier le commandement des troupes.

La renommée de sa bravoure et de ses exploits euflamma pour lui une jeune Vénitienne, aussi belle que sensible; elle se nommait Desdemona.

Le More fut également épris de sa rare

beauté, et ils s'unirent, malgré la répugnance et les oppositions du père de la jeune fille et de ses autres parents.

Bientôt le More partit avec le titre de général des troupes que la République tenait dans l'île de Chypre, et son épouse s'embarqua avec lui.

Deux officiers partageaient la confiance et l'amitié du mari : l'un était enseigne, homme du plus lâche et du plus méchant caractère, mais assez fourbe et assez adroit pour cacher la noirceur de son âme ; l'autre était un lieutenant, d'une âme honnête et loyale, chéri d'Othello,

et que Desdemona comblait de politesses, sans autre vue que celle de plaire à son époux.

L'enseigne était marié à une jeune Italienne, qui méritait son affection, mais le perfide ne songeait qu'à troubler le bonheur domestique de son général. Furieux de son peu de succès, et



LE RETOUR DU CHASSEUR, D'APRÈS M. F. DEFREGGER.

incapable d'un sentiment vertueux, il s'imagina qu'il avait un rival heureux dans le lieutenant.

Dès lors il ne respira que haine et vengeance.

L'idée à laquelle il s'arrêta fut d'inspirer de la jalousie à Othello et d'empoisonner son cœur de soupçons. Le scélérat y réussit, et fut servi à souhait par le hasard. Sa femme n'ignorait

pas la trame odieuse qu'il avait ourdie ; mais la peur enchaînait sa langue ; et, d'ailleurs, elle n'imaginait pas les horreurs qui devaient suivre.

Othello, aveuglé par sa passion, trompé par quelques apparences équivoques, et en proie à toute la rage de la jalousie, commença par résoudre la mort du prétendu coupable. L'en-

seigne, aussi lâche que fourbe, et qui connaissait la bravoure du lieutenant, n'osait trop se charger de cet assassinat.

L'argent l'enhardit.

II.

Un soir que ce brave homme rentrait chez

lui, l'enseigne l'assaillit dans les ténèbres, et lui porta par derrière dans la jambe un coup d'épée qui le fit tomber. Ses cris réveillèrent les voisins; l'assassin voyant accourir du monde,

s'éloigne et revient ensuite se mêler avec eux, feignant de la surprise et de la douleur de l'accident de l'officier, dont il se flattait, au fond de l'âme, que la blessure serait mortelle.

Vengé d'un rival odieux, le More ne songea plus qu'à concerter avec l'enseigne les moyens de faire aussi périr sa femme avec impunité.
— J'en sais un infallible, lui dit ce monstre;



LE VERGLAS.

la maison où vous demeurez est vieille, et le plancher tombe en ruine; il faut que nous battions Desdemona avec une chausse remplie de sable, jusqu'à ce qu'elle expire sous les coups. Il ne restera sur son corps ni plaie ni

contusion, et pour ensevelir encore mieux notre secret, nous ferons ensuite tomber le plancher sur elle. Il paraîtra vraisemblable que le poids de la poutre et des décombres l'aura écrasée. Personne n'aura le moindre soup-

çon, et sa mort passera dans la ville pour un accident.

Cet infâme complot fut exécuté.

Une nuit, l'enseigne, aposté dans la chambre où couchaient le More et son épouse, fit quel-

que bruit. Othello, attentif à ce signal convenu, demanda à sa femme :

— Avez-vous entendu ce bruit ?

— Oui, dit-elle.

— Levez vous, reprit le More, et voyez ce que c'est.

A peine fut-elle sortie du lit que l'affreux complice l'assomma, comme il l'avait dit.

Demi-morte, et renversée, l'innocente Desdemona appelle son mari à son secours : il se lève, et, furieux, il lui reproche son prétendu crime, tandis que l'enseigne l'achève.

Ensuite ils font écrouler le plancher sur son corps, et aussitôt le More jette des cris et appelle à l'aide.

Les voisins accourent, voient ce triste spectacle et sont dupes du stratagème.

Le lendemain, Desdemona est enterrée au milieu des larmes et des regrets de toute la ville, qui connaissait sa vertu.

III.

Le Ciel ne permit pas qu'un forfait aussi horrible demeurât impuni.

Après avoir assouvi sa vengeance, le More ne sentit plus que son amour inconsolable et désespéré; il prit en haine l'auteur de tous ses maux : il l'eût tué de sa main s'il l'avait osé; il lui ôta son emploi.

L'enseigne, aguerri au crime, chercha les moyens de se venger encore de lui. Il rencontre le lieutenant, guéri de sa blessure, et qui en avait été quitte pour une jambe. Il l'aborde et lui dit :

— Le temps est venu où vous pouvez vous venger. Si vous voulez me suivre à Venise, je vous nommerai votre assassin. J'ai des raisons pour me taire dans cette île.

Arrivés à Venise, l'enseigne lui déclara que c'était le More qui, poussé par la jalousie, lui avait coupé le jarret, qu'ensuite il avait fait périr Desdemona, et qu'il n'avait fait tomber le plancher sur elle que pour tromper le public sur la cause de sa mort.

L'honnête officier frémit à ce récit, et aussitôt forma son accusation devant le Sénat. Il fut entendu comme témoin et confirma les faits. Le Sénat fit arrêter le More en Chypre, d'où il fut conduit à Venise et appliqué à la torture. Mais les tourments ne purent lui arracher aucun aveu. Il nia tout constamment. Il fut condamné au bannissement perpétuel, et les parents de Desdemona le poursuivirent dans son exil et le tuèrent.

Quelque temps après, l'enseigne, toujours semblable à lui-même, accusa un de ses amis d'avoir voulu le suborner pour tuer un gentilhomme, son ennemi. L'accusé, pris et mis à la question, nia le fait et accusa l'accusateur, qui fut aussi mis à la torture. Le scélérat sortit de prison tout brisé, et satisfait aux mânes de l'innocente Desdemona, non par ses remords, mais par ses douleurs, dont il mourut misérablement.

L'histoire est intéressante par elle-même, mais combien cet intérêt doit grandir pour ceux qui ont lu ou liront la pièce de l'illustre auteur anglais !

ALCINDOR.

LES DEUX MÉLANCOLIES.

L'imagination, — qui gâte les plaisirs de l'homme quand elle-même n'en est pas la source, — l'imagination qui fait de l'amour un supplice par la violence des aspirations, la terreur des obstacles et les évocations de la jalousie; l'imagination qui drape en crêpes sombres une salle de fête ornée de pampres et de guirlandes, se plaît quelquefois à semer de roses le voile noir dont s'enveloppe la douleur.

C'est un beau privilège de l'âme humaine que ce génie poétique qui mêle à la douleur, de l'orgueil et de la résignation, pour en faire de la mélancolie.

Écoutons, comme s'il se trahissait à voix basse, le monologue interne de certaine classe de mélancoliques :

„Monde glacé, jours monotones! je vous traverse avec indifférence; où pourrait se prendre un cœur comme le mien! Le foyer me consume, hélas! et pas la moindre étincelle ne révélera l'incendie au dehors. A quoi bon se compromettre? La foule étourdie et railleuse a-t-elle jamais compris une âme de feu? Mes yeux voient trop, mes sens me désespèrent; partout des âmes pétrifiées forment autour de moi comme une atmosphère de glace, qui refoule au fond de mon cœur mes sensations et mes pensées. Êtres vulgaires, vous creusez ma tombe en silence!”

Un teint frais et reposé, des yeux à fleur de tête, un embonpoint raisonnable et un appétit de manœuvre, rassurent heureusement ce „vaste désert d'hommes” qui composent la foule, sans quoi la foule elle-même gémirait sur le mélancolique au cœur de feu.

**

Il est une autre mélancolie silencieuse et modeste, celle qui survit aux grandes douleurs : c'est la convalescence d'un cœur longtemps malade, et dont la cicatrice est encore douloureuse.

Cette mélancolie est timide et sans faste : tout lui parle, et elle se tait. La nature entière lui rappelle un objet adoré : une fleur, un parfum, un bruit, un son de voix réveille à chaque instant pour elle le génie des tristes souvenirs.

Les femmes surtout, les femmes connaissent et gardent cette douce tristesse de l'âme qui s'imprègne au reste de la vie. Celle qui l'éprouve s'y plaît et n'en dit rien. Le monde n'a pas perdu tous ses charmes à ses yeux, parce qu'ils ont pleuré; seulement, les couleurs sont moins vives et moins brillantes; c'est un tableau qui reste harmonieux malgré ses teintes affaiblies.

Eveline est mélancolique, on le voit dans ses regards; on se dit : „L'amour et la douleur ont passé par là!” Mais sa bouche est discrète, son cœur est l'écho de ses peines. Elle ne se plaint pas du vulgaire insensible et de la foule indifférente, elle ne trouve pas toutes les âmes pétrifiées. „Les hommes,” pense-t-elle, „sont nés pour souffrir : j'ai souffert, c'est la loi commune.” Le voile de la tristesse, qui souvent s'interpose entre elle et le plaisir, ne l'empêche pas de sourire au plaisir des autres. Si parmi les cyprès et les saules pleureurs, elle rencontre un buisson de roses, elle ne détourne pas la tête, elle soupire et s'écrie : „J'aimais les roses!”

Par hasard, Eveline se mettra devant son piano; elle voudra préluder encore, mais dans un ton mineur, et un mouvement „adagio.” Je ne m'étonnerais pas qu'un soir elle ne se surprit à chanter. Mélodie d'un cœur tendre, hymne de tristesse, allez sans remords ni contrainte frapper les échos sonores; ah! loin de blesser, comme l'oubli, le culte saint des souvenirs, vous êtes l'instinct de l'amour, l'accent poétique de la mélancolie!

Eveline est sans orgueil; elle ne s'indigne point de chercher vainement une âme qui la comprenne; elle a partout des confidents discrets : un portrait, des cheveux, des lettres chéries lui parlent et l'entendent. La nuit, la solitude, un lac, une tombe, un bosquet ombreux, ont des secrets pour elle qu'ils ne révèlent point aux heureux.

Voilà les traits saillants de la fausse et de la vraie mélancolie!

BARONNE DE H.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 159.)

XXI.

„Il y a d'assez longues années, dit lord Cliffodding, que j'ai quitté mon pays, par l'ex-

cellente raison que je me plais mieux ailleurs, et qu'il y allait, du reste, d'une question de santé pour ma famille. Après avoir parcouru une grande partie du Continent, je suis arrivé dans ce bon et joli petit pays qu'on appelle Belgique. J'y avais habité successivement différentes villes, quand je songeai à m'établir à la campagne; mais ici je fus dans un grand embarras. M'établirais-je au nord ou au sud, là où le sol est plat ou bien là où il est montagneux? C'était pour moi, je vous l'assure, une très-grave question. Enfin, une rencontre que le hasard me fit faire, m'amena à prendre une décision soudaine, — bien entendu avec l'assentiment de milady qui, heureusement, n'est jamais d'un autre avis que le mien.

Il s'agissait d'une habitation située dans une contrée qui m'était signalée par son air pur, par ses immenses horizons, par ses sapinières d'un vert sombre, par ses dunes de sable jaune, et enfin par ses sites empreints d'une mélancolie qui, en ce moment, convenait à mes dispositions d'esprit : la Campine.

Je m'installai donc dans la propriété qui m'avait été recommandée, et qui était située non loin de la frontière hollandaise. J'y arrivai au printemps, et, l'automne venu, j'avais épuisé tous les agréments que pouvait m'offrir ce séjour, et j'allai le quitter, lorsque m'arriva l'aventure dont j'ai à vous entretenir.

J'avais à mon service, comme domestique, un homme du pays qui m'accompagnait à la chasse. Une après-dînée, nous nous égarâmes au milieu d'une lande solitaire. Après avoir marché longtemps pour trouver un chemin frayé, nous aperçûmes, derrière un bois, un bâtiment carré, de structure assez ancienne, que précédait une cour entourée de murs et derrière laquelle s'étendaient un jardin et un verger. L'isolement en était complet, et quoiqu'on vît qu'il était habité, il présentait un aspect morne et désolé. Naturellement, j'interrogeai mon compagnon au sujet des habitants de cette demeure, qui était connue sous le nom de Monnikhof (Jardin des moines). Il m'apprit qu'elle avait été construite, à la fin du siècle dernier, par trois hommes déjà d'un certain âge, et qu'on disait être d'anciens moines chassés de leur retraite par la Révolution. Ils y menaient, en effet, une existence toute monacale, s'appliquant surtout à défricher les terres d'alentour. Le dernier survivant avait vendu la propriété, qui était restée vide pendant de longues années. La maison était tombée à moitié en ruines, quand, à la grande surprise des hameaux voisins, on la restaura, et peu après vinrent s'y installer un monsieur et une dame, accompagnés de deux serviteurs, un homme et une femme d'un âge déjà avancé.

Leur genre de vie ne tarda pas à faire parler d'eux dans les environs. D'abord, le monsieur ne sortait jamais, et l'on ne voyait la dame, — fort belle personne, jeune encore, — que le dimanche à l'église de la paroisse, située à vingt minutes de chez eux. Ils ne fréquentaient personne, ne recevaient jamais de visites. Ils semblaient pourtant vivre très à l'aise. Quant à leur nom, ils s'étaient fait inscrire sur l'état civil de la commune sous celui de monsieur et madame Corentin, nés en France.

Vous comprenez que ces renseignements étaient faits pour m'intriguer, et je conçus le projet de lier connaissance avec ce couple mystérieux; mais comment faire pour y parvenir?

J'appris qu'au Monnikhof se rattachait une assez grande étendue de terres très-giboyeuses. Je résolus d'aller trouver M. Corentin sous le prétexte de lui demander l'autorisation de chasser sur lesdites terres.

XXII.

Le surlendemain, c'était un dimanche, — continua l'Anglais, — je savais que la dame était à l'église. Je pénétrai dans la cour et frappai à la porte; une vieille femme vint m'ouvrir, et ma vue parut lui causer autant de surprise que de frayeur. Je lui demandai si M. Corentin était chez lui; elle hésita à me répondre, puis me dit qu'il n'y avait personne à la maison. J'allais me retirer, quand je vis surgir tout-à-coup devant moi un homme dont

la vue me causa une pénible sensation : il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans, il était grand, très-maigre, portait la barbe longue et avait les cheveux en désordre. Une robe de chambre de couleur sombre l'enveloppait des pieds à la tête; mais ce qui me frappa surtout en lui, ce fut son regard, qui avait quelque chose d'effrayant.

Aussitôt que la servante s'aperçut de sa présence, elle se précipita vers lui en disant :

— Monsieur le comte, rentrez, rentrez !... Mademoiselle va venir.

Et elle essayait de l'entraîner dans la pièce d'où il venait de sortir, mais l'homme résista, et venant à moi, il me dit d'une voix gutturale et saccadée :

— Comment donc nous avez-vous découverts?... car je devine pourquoi vous venez... je vous reconnais... Vous devez savoir cependant qu'elle n'est pas coupable; non, non, pas coupable !... je le jure ! Laissez-la libre, je vous en supplie... prenez-moi plutôt, je vous suivrai sans résistance.

En ce moment, je ne réfléchis pas à ce que ce langage avait d'extraordinaire pour le fond; je me dis simplement que j'avais à faire à un malheureux fou.

— Pour qui me prenez-vous donc, Monsieur ? lui demandai-je.

— Eh, pour le procureur du roi... Mais non, qu'ai-je donc dit ? Je me suis trompé : vous êtes un trappiste déguisé... Vous venez pour me conduire dans votre couvent. Quant à cela, non... plutôt la prison... Ah ! si vous pouviez me confesser.

Mon embarras était extrême, quand j'entendis un bruit derrière moi. Je me retournai, et me trouvai en présence d'une femme à la mise simple et élégante à la fois, la figure couverte d'un voile, et tremblant comme la feuille.

— Augustine, dit-elle, que se passe-t-il donc ?

Pendant qu'elle parlait, le malheureux s'était enfui.

— Madame, répondis-je en m'inclinant, j'ai mille pardons à vous demander, je suis lord Cliffoding... Vous avez peut-être entendu parler de moi, car nous sommes un peu voisins.

Elle garda le silence.

— J'étais venu, continuai-je, pour demander à M. Corentin la permission de chasser sur ses terres.

— Volontiers, Monsieur, me dit la dame, mais veuillez me suivre, je vous en prie.

Elle m'introduisit dans un salon, où elle m'offrit une chaise, que je refusai. Je restai donc debout. Elle continuait à rester voilée.

— J'ai, en effet, me dit-elle, entendu parler de vous, Monsieur. Vous êtes un fils de la vieille Angleterre, vous êtes noble, vous avez une famille... je fais donc appel à votre loyauté pour que vous ne racontiez pas aux gens du pays, ce que vous avez pu voir et entendre ici, tout à l'heure, car vous avez eu affaire à un malheureux privé de raison.

— Madame, lui dis-je, vous pouvez compter sur ma discrétion la plus absolue.

— Cette promesse me suffit, Monsieur.

Nous échangeâmes encore quelques paroles, sans rapport aucun avec ce qui venait de se passer, puis je me retirai.

Le soir, je reçus la visite du notaire du canton, et je l'interrogeai à propos des deux habitants du Mönnikhof, sans lui parler de ce qui m'était arrivé.

— Voilà longtemps, me répondit-il, qu'ils me préoccupent, ainsi que tout le pays. Bien des efforts ont été tentés pour arriver à savoir qui ils sont en réalité; il est certain, qu'ils ont dû avoir des motifs graves pour venir s'établir ici et vivre comme ils font. Une vie incroyable ! Pourtant, si bien qu'ils se soient mûrés, il y a eu quelques indiscretions, dont il résulterait que M. Corentin, puisque Corentin il y a, a eu des démêlés avec la justice; mais la cause ? voilà ce que personne ne peut dire.

Quelques semaines après, je quittai la Campine, et j'avais complètement oublié cet épisode, quand, ainsi que je vous l'ai dit, j'ai entendu de la bouche de la gouvernante de mes enfants, parlant à une amie, une histoire qui l'a rappelé à ma mémoire et a opéré dans mon esprit certains rapprochements.

Je me demande donc si je n'ai pas eu affaire au comte de Rouge-Cloître et à sa cousine Eléonore, et, plus j'interroge mes souvenirs, plus j'en arrive à croire qu'il en est bien ainsi. Qu'en pensez-vous, monsieur le comte ? ajouta l'Anglais en s'adressant à Féréol.

— Il m'est difficile de répondre pour le moment, dit l'ex-marin, mais j'y réfléchirai, je me renseignerai, et nous reprendrons cet entretien.

Quand il fut seul avec de Tranoy :

— Eh bien, qu'en penses-tu, toi ? demanda-t-il.

— Je pense qu'en tout cas nous avons intérêt à savoir quel était ce monsieur Corentin, et pourquoi il avait des remords tels qu'il prenait tour à tour un placide fils d'Albion pour un procureur du roi et un trappiste.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE,

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE III. — DANS LA BRUYÈRE.

La nuit était déjà venue, lorsque Herman van Stryen traversa, avec son écuyer, le pont-levis du château de Duivenvoorde, pour regagner son humble manoir.

Il faisait obscur, la lune se cachait derrière les nuages, et le vent soufflait avec violence en faisant craquer lugubrement les branches dépouillées des arbres.

Le chevalier s'avancait lentement dans le chemin solitaire, non pas qu'il eût peur de s'égarer, car la route lui était bien connue; mais il était plongé dans de profondes réflexions; son esprit était préoccupé des événements de la journée, en même temps qu'il se remémorait sa vie passée.

Tout enfant, il avait connu M^{lle} de Duivenvoorde; alors qu'il n'était qu'un jeune page joyeux et insouciant, il avait cent fois partagé les jeux d'Aleidis; cent fois ils avaient parcouru ensemble les allées ombreuses du parc seigneurial; ensemble ils allaient dénicher les petits oiseaux dans les buissons, et lorsque, à la suite de leurs longues courses, ils s'asseyaient fatigués tous deux à l'ombre de quelque vieux chêne, ils se racontaient mutuellement les histoires qu'ils avaient apprises. Le jeune page parlait à sa compagne des hauts faits d'armes des preux chevaliers, du grand Charlemagne, de la gloire des croisés, ou bien il lui contait quelque roman tiré des œuvres de Maerlandt, de Melis Stoke ou de Jean van Heeluw; car son père lui avait donné une éducation soignée, et il était presque aussi savant qu'un clerc. La jeune damoiselle, à son tour, lui contait quelque naïve histoire de saint, ou quelque légende fantastique.

C'est ainsi qu'ils avaient parcouru ensemble les plus belles années de leur enfance, lorsque Herman fut promu, vers l'âge de quinze ans, à la dignité d'écuyer; il resta encore attaché à la personne de son suzerain, mais, occupé dès lors de pensées plus sérieuses, il chercha avant tout à devenir un chevalier accompli. Il accompagna le sire de Duivenvoorde dans plusieurs expéditions, et les tournois n'avaient pas de spectateur plus assidu que lui. Il voyait donc de moins en moins la belle compagne de sa jeunesse.

Plus tard, il y avait de cela environ deux ans, le jeune écuyer avait eu l'occasion de se distinguer dans une expédition contre les Stichtenaars, sous la bannière de Duivenvoorde; les éperons d'or de la chevalerie avaient été la récompense de sa noble conduite; le Ruwaard Albert les lui avait chaussés. Peu de mois après, son père mourut, et il lui succéda dans la terre de Horst qui releva du sire de Duivenvoorde, et que celui-ci agrandit considérablement à cette occasion.

Aleidis, entretemps, était devenue une demoiselle accomplie; on parlait d'elle dans tous les manoirs à dix lieues à la ronde. Le jeune chevalier n'avait que fort peu l'occasion de la voir, et à leur ancienne intimité avait succédé une certaine gêne. Quand par hasard ils se rencontraient, ils osaient à peine se regarder; tous deux baissaient les yeux et gardaient le silence. Depuis longtemps, Herman connaissait l'état de son cœur, mais il n'osait entretenir le sentiment qui le poussait vers Aleidis. Elle était riche, unique héritière de vastes domaines, lui n'avait pour tout bien que le petit domaine de Horst, qu'il tenait pour ainsi dire de la libéralité de son seigneur. Elle pouvait aspirer à la main des plus puissants chevaliers du comté, qui eussent été heureux et fiers d'en faire la reine de leurs châteaux. Il était vrai que sire Guillaume de Duivenvoorde avait pour lui de grands égards et qu'il pouvait toujours compter sur sa protection, mais ses sentiments de bienveillance iraient-ils jusqu'à lui donner sa fille ? Et elle, consentirait-elle jamais à devenir sa femme, à lui, pauvre chevalier, qui n'avait à lui offrir que son épée et son blason sans tache ? consentirait-elle à descendre de la splendide demeure de son père jusqu'à l'humble manoir de Horst ? Et puis, avait-elle conservé pour lui les sentiments de sa jeunesse ? se souvenait-elle de cette amitié d'enfance, et son cœur ne battait-il pas pour un autre... ? Mainte fois, il avait remarqué que lorsqu'il se trouvait en présence d'Aleidis, la jeune fille rougissait, en détournant les yeux comme si elle eût eu honte de lui en se souvenant de son ancienne amitié.

Telles étaient les pensées qui occupaient l'esprit de Herman; elles devinrent plus sombres encore lorsqu'il vint à songer à ce chevalier étranger qui, depuis un an, était venu s'établir dans les environs. Quoiqu'on sût peu de chose sur son compte, le bruit courait qu'il était très-riche, qu'il possédait d'immenses domaines; de plus, il était beau, et chevalier accompli; mais au courage du lion, il joignait l'astuce du serpent, et la cruauté du loup.

Très-souvent il rendait visite au sire de Duivenvoorde, et déjà l'on commençait à dire dans le pays que Floris Halvenaer et l'héritière de Duivenvoorde feraient un très-beau couple.

Et puis, le matin même, n'était-il pas venu se placer familièrement à ses côtés, et elle, ne s'était-elle pas pris à rougir à cette rencontre ? Lorsqu'il avait eu le bonheur de la sauver du terrible danger qui la menaçait, comment interpréter le sentiment qu'elle avait éprouvé à la vue de son sauveur ? Que lui importait la reconnaissance du père, l'admiration de ses compagnons ! Son cœur demandait plus que tout cela; et malheureusement il n'avait rien pu éclaircir. Si encore il avait pu ouvrir son âme à la jeune fille, il aurait enfin pu sortir de cette cruelle incertitude.

Il continuait toujours à cheminer. Bientôt il atteignit la vaste bruyère dont un des nombreux sentiers conduisait à son manoir. Son fidèle écuyer le suivait de quelques pas, sans dire mot, quand tout-à-coup, comme mû par un sentiment de crainte, celui-ci se rapprocha de son maître et lui dit :

— Sire chevalier, ne presserions-nous pas le pas de nos chevaux ?... La bruyère est sombre et solitaire, et nous n'avons ni armes ni haubert.

Herman de Stryen ne répondit pas; toujours plongé dans ses sombres préoccupations, il continuait son chemin sans faire attention aux paroles du jeune homme, qu'il semblait ne pas avoir entendues.

Au bout de quelques instants, l'écuyer reprit de nouveau :

— Messire, j'entends le pas de plusieurs chevaux; on dirait qu'on nous poursuit; ne serait-il pas prudent d'accélérer notre marche ?

— Auriez-vous peur ? s'écria Herman en sortant tout-à-coup de sa torpeur.

— Oui, maître, je crains pour vos jours.

— Enfant, d'où vous vient cette singulière préoccupation ? qu'aurais-je à redouter ?

A peine avait-il prononcé ces mots, que le bruit se rapprocha; on entendit distinctement le pas de cinq chevaux, lancés à fond de train, et bientôt apparurent cinq cavaliers.

Celui qui tenait la tête, s'approcha, et deux cris partirent simultanément.

— Herman de Stryen!

— Floris Halvenaar!

Un moment de silence suivit, puis Floris Halvenaar poussa son cheval en avant, et lançant son gant au visage de Herman :

— Chevalier Herman de Stryen, s'écria-t-il d'une voix étranglée, je vous provoque à un combat à outrance! L'un de nous deux est de trop en ce monde...

— Imprudent! quoi, vous osez rompre ainsi la paix du comté et attaquer lâchement un homme sans armes, pendant la nuit!

— La paix!... mais vous êtes mon ennemi mortel; je n'aurai de repos que je n'aie votre sang.

— Je suis tout prêt à répondre à votre provocation; demain, dès qu'il fera jour, dans un loyal combat, je saurai punir votre outrecuidance.

— Demain!... non pas demain! Vous allez mourir sur l'heure. A moi, gens de Halvenaar!

— Stryen! Stryen! répondirent Herman et son écuyer, en se préparant aussi bien que possible à soutenir le choc des assaillants.

La lutte commença, lutte dans les ténèbres, lutte inégale entre deux hommes presque sans armes et cinq guerriers armés de toutes pièces. A quoi pouvait servir ici la valeur contre une attaque aussi brutale? Si encore Herman avait tenu entre les mains son redoutable glaive de combat, il aurait pu se défendre avec succès peut-être; mais il ne possédait qu'une courte lame de chasse avec laquelle il fit pourtant noblement son devoir. Il ne songea pas un instant à fuir devant son déloyal ennemi. Déjà le sang coulait; le bruit des lames qui s'entrechoquaient se mêlait aux cris de douleur et de rage des blessés. Cependant le combat continuait et aurait peut-être continué longtemps encore, si le lâche Halvenaar n'eût fait un signe à un de ses hommes, qui mit aussitôt pied à terre et, à la faveur de l'obscurité, enfonça sa dague dans le poitrail du cheval de Herman. Le brave chevalier sentit sa monture se dérober sous lui et fut entraîné dans la chute.

Le cri de „Stryen! Stryen!” sortit encore de sa poitrine avec un accent de désespoir et de douleur....

Mais tout-à-coup retentit le galop d'un cheval.

„Stryen! Stryen!” A moi! gens de Stryen!” cria une voix retentissante.

Alors le spectacle changea de face. Un nouveau combattant se montre dans la nuit et charge avec vigueur les gens de Halvenaar. Ceux-ci, malgré leur supériorité numérique, prennent la fuite; l'un d'eux, celui qui, sur l'ordre de son maître, était descendu de cheval, reste en arrière et est bientôt immolé.

Entretiens, l'écuyer s'est porté au secours de son maître et parvient à le retirer de la fâcheuse position où il se trouvait.

— Etes-vous blessé, messire? demanda le jeune homme avec intérêt, tandis que Herman regardait le cavalier qui était venu si à propos à la rescousse.

— Ah! c'est vous, mon fidèle chasseur... vous êtes arrivé bien à point... Et où sont vos hommes?

— C'est mon cri de tantôt qui vous a trompé sans doute; c'était une petite ruse de guerre bien permise en présence de la lâcheté de vos ennemis. Je suis seul, quoique je ne craigne nullement de me mesurer avec deux adversaires; j'ai compris que cette ruse était nécessaire pour protéger vos jours.. Permettez-moi donc de vous demander de nouveau si vous êtes blessé.

— Je crois qu'oui, mais j'examinerai mes

blessures lorsque nous serons arrivés au château; pour le moment, je suis curieux de savoir comment vous vous trouviez dans ces parages.

— C'est fort simple; j'étais contrarié de ce que vous ne m'aviez pas permis de vous accompagner à la chasse au sanglier; pour me calmer, je résolus de parcourir la forêt, certain de surprendre quelque manant d'Oosterhout en flagrant délit de chasse, comme cela arrive fort souvent; mais rien; la matinée, la journée se passa sans que j'eusse l'occasion de décharger ma mauvaise humeur sur quelqu'un. Enfin, vers le soir, las d'attendre, je pris la résolution de rentrer au manoir, lorsqu'arrivé sur la lisière de la lande, j'entendis un cliquetis d'armes et des bruits de voix. „Ah! me dis-je, ma journée n'est pas perdue; vite, voyons ce



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Floris Halvenaar poussa son cheval en avant et lança son gant au visage de Herman.

qui se passe. Peut-être a-t-on besoin du secours de mon bras.” Arrivé près du lieu du combat, j'entendis votre cri de guerre; c'est alors qu'à mon tour je criai : „A moi! gens de Stryen!” pour faire accroire à vos agresseurs que nous étions en nombre. Grâce à l'obscurité, cette ruse a réussi parfaitement, et bientôt nos ennemis eurent détalé. Vous savez le reste.

— Brave compagnon, s'écria Herman en serrant la main du chasseur, comment reconnaitrai-je le service que vous m'avez rendu?

— Ne parlez pas de cela, messire, je suis assez récompensé en songeant que j'ai eu le bonheur de vous être utile.

— Chevalier, interrompit le jeune écuyer, si nous rentrons au manoir? L'air de la nuit ne peut être que dangereux pour vos blessures.

— C'est vrai, dit à son tour le chasseur, je babilice ici comme une vieille femme, sans plus songer que mon maître est blessé. Le cheval de l'homme que j'ai tué semble attendre patiemment que nous nous adressions à lui; avec notre aide, notre cher sire pourra le monter

et nous regagnerons ainsi le manoir de Horst. Ainsi fut fait, et Herman réussit, non sans quelque peine, à se tenir en selle.

— Et le mort? dit-il en revenant sur ses pas.

— Bah! il ne s'encourra pas, et nous le retrouverons demain à la même place.

— Non, je désire que toute trace de ce combat nocturne disparaisse; prenez le cadavre et placez-le en croupe.

Où s'achemina ainsi lentement vers le manoir, où la petite troupe ne tarda pas à arriver.

Lorsqu'on fut installé dans la grande salle, le chasseur et l'écuyer ne purent réprimer un cri de douleur à la vue de l'état où se trouvait leur maître. Ses habits étaient ensanglantés, une pâleur de mort couvrait son visage et la fièvre faisait trembler ses membres. Épuisé par le sang qui s'échappait de ses plaies, il s'affaissa dans un fauteuil et perdit connaissance.

Aidé par le jardinier du château qui possédait certaines connaissances médicales, le brave chasseur eut bientôt dépouillé son maître de ses vêtements et examiné attentivement ses nombreuses blessures; heureusement aucune n'était mortelle. Le jardinier lui donna les soins nécessaires; puis on s'occupa du jeune écuyer qui, lui aussi, était assez grièvement atteint.

Le lendemain, l'état de Herman ne s'était pas amélioré, la fièvre avait augmenté, non pas tant à la suite de ses blessures qu'à cause de tous les chocs que son esprit avait subis la veille. Dans l'après-midi, il se sentit un peu apaisé et put, en recouvrant ses esprits, se faire une idée exacte des incidents de la journée précédente.

Il éprouva un certain sentiment de joie en se rappelant que c'était pour la damoiselle de Duivenvoorde qu'il avait été provoqué à un combat inégal, et qu'il était sorti de la lutte avec avantage. Un instant il eut l'idée de faire part à Aleidis de ce qui était arrivé et de ce qu'il avait souffert pour elle, mais il y renonça bientôt, car, se disait-il, de quelle façon Aleidis prendrait-elle cette aventure? Et si réellement elle avait quelque sentiment pour Halvenaar, ne serait-ce pas s'attirer sa haine que de divulguer ces événements, qui mettaient en lumière la conduite peu louable de l'étranger?

C'est pour ces raisons qu'il se décida à tenir cette affaire secrète, et il donna à l'écuyer et au chasseur des ordres en conséquence.

Pendant quinze jours, son état fut assez grave, et la fièvre ne le quitta guère; sa situation morale exerçait une grande et funeste influence sur sa constitution; sans cesse l'image exécrée de Halvenaar lui apparaissait devant les yeux et troublait son sommeil. Mais les bons soins dont il fut entouré et sa jeunesse ne tardèrent pas à triompher de la maladie, et au bout d'un mois il était en pleine convalescence.

Il prit alors le parti de mettre fin aux cruelles incertitudes qui l'obsédaient et de résoudre le grand problème : Aleidis l'aimait-elle, ou aimait-elle Halvenaar? Dans une lettre chaleureuse il dévoila à la jeune fille l'état de son âme; il lui rappela leurs jeunes années passées dans une si grande intimité, et se faisant fort de ces souvenirs, il finissait par lui demander un entretien. Mais le billet une fois écrit, il sentit sa résolution chanceler. Lui, le fier chevalier qui jamais n'avait fui devant l'ennemi, si nombreux qu'il fût, se prit à trembler comme un enfant au moment d'envoyer son écuyer porter sa missive à destination.

Il finit pourtant par se dire qu'il fallait à tout prix sortir de cette pénible situation; mais ce ne fut pas sans de grandes transes qu'il attendit le résultat de sa démarche.

(A continuer.)